

ÉPIGRAPHIE LYONNAISE

La période de la domination romaine dans la Gaule a laissé après elle un merveilleux héritage de richesses épigraphiques. Presque tout a péri dans les siècles de barbarie qui ont suivi immédiatement et dans le cours du moyen âge. Avec la Renaissance a eu lieu en Italie, puis en France, et surtout à Lyon, un énergique réveil du goût de l'antiquité. Le président de Bellièvre, et M. de Langes, entre autres, se sont alors plu à réunir dans leurs demeures les monuments épigraphiques les plus importants dont le sol lyonnais était encore jonché. L'hôtel de l'Antiquaille devint aussi, à cette époque, un véritable musée de débris romains; des savants comme du Ghoul, le Florentin Syméoni et les Spon, s'étudièrent à en expliquer les inscriptions, et l'érudit doyen de Baujeu, Paradin, les publia, en les empruntant à l'œuvre du président de Bellièvre. Mais de nouvelles commotions politiques et sociales ont dispersé ces précieuses collections que le consulat n'eut pas la pensée de conserver dans un lieu public. Ce n'est qu'au commencement de ce siècle que le savant Artaud, reprenant l'œuvre de Bellièvre et de Langes, a ouvert un abri sous les portiques du Palais des Arts à ce qui restait d'épaves de ce grand naufrage, et aux monuments que faisaient découvrir des fouilles alors très fréquentes. M. Artaud a publié plusieurs des inscriptions de ces monuments, en même temps qu'il nous donnait le bel album de nos plus riches mosaïques. D'autres érudits ont écrit aussi d'excellents mémoires sur un grand nombre d'inscriptions de Lyon et des environs, et enfin M. de Boissieu a eu l'heureuse pensée de publier, de 1846 à 1854, un splendide et savant recueil des inscriptions lyonnaises. Mais cette œuvre date déjà de bien des années. Depuis lors, plus d'un monument épigraphique a surgi du sol et a trouvé un asile au palais Saint-Pierre; ces monuments, à leur tour, ont été expliqués par divers érudits; mais des erreurs se sont glissées dans leur travaux et il était devenu urgent de signaler ces erreurs et de les corriger. C'était une lourde tâche; elle n'a pas effrayé M. Allmer, le savant correspondant de l'Institut, auteur de la belle publication des *Inscriptions antiques de l'Isère*, faite en collaboration avec M. de Terrebonne père. Dès son entrée dans ses